

Laurent Whale

Skeleton Coast

Roman



Du même auteur

LES RATS DE POUSSIÈRE :

GOODBYE BILLY, roman, *Critic*, 2014

LE MANUSCRIT ROBINSON, roman, *Critic*, 2015

LE RÉSEAU MERMOZ, roman, *Critic*, 2017

LE CLAN COSTA :

LES ÉTOILES S'EN BALANCENT, roman, *Rivière blanche*, 2011

LES DAMNÉS DE L'ASPHALTE, roman, *Critic*, 2013

PAR LA MER ET LES NUAGES, roman, *Critic*, 2018

LE CHANT DES PSYCHOMORPHES, roman, *Rivière blanche*, 2006

LES PIERRES DU RÊVE, roman, *Eons*, 2007

LES PILLEURS D'ÂMES, roman, *Ad Astra*, 2010

CRIMES, ALIENS & CHÂTIMENTS, novella, *ActuSF*, 2017

(avec Laurent Genefort et Pierre Bordage)

ISBN : 979-10-307-0421-1

© Éditions Au diable vauvert, 2021

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

« Ceux qui définissent les règles n'ont aucune raison d'aller
contre leurs intérêts. »
Edward Snowden

Introduction

*De nos jours,
Atlantique sud, latitude: 23° 26' 12,555" S, longitude: 10°
44' 39,59" E.*

Le *Morning Star*, battant pavillon de la Sierra Leone, roulait dans les embruns au passage du tropique du Capricorne. Après le crépuscule, la houle avait forci. Puis l'orage s'était déclenché, par assauts successifs, jusqu'à enfler à la taille d'un monde.

Cramponné à la barre, le capitaine Barke Gerhardus vérifiait pour la troisième fois l'instrumentation. L'écran vert du radar ne renvoyait qu'une étendue vide, la côte avait disparu. D'un œil, il contrôla le gps. Après avoir inspiré profondément l'air chargé de nicotine et d'huile, il réduisit la puissance de la machine principale. Immédiatement, les vibrations diminuèrent, ainsi que l'intensité de l'éclairage. Le Sud-Africain ne serait pas fâché de quitter cette barcasse. Les coordonnées indiquaient que le navire se trouvait à une centaine de miles de la côte namibienne, dans les eaux internationales.

À cet endroit, la profondeur excédait deux kilomètres.

Une dernière fois, il relut les consignes sur la lettre qui accompagnait la moitié du paiement en liquide. Trente-cinq mille avant et la même somme en revenant à Durban. En comptant le délai d'intervention des secours, il serait donc plus riche de soixante-dix mille dollars dans une semaine de jours, tout au plus.

Il leva les yeux sur le panneau au-dessus du tableau de bord, sur lequel on pouvait encore déchiffrer le nom que son navire portait seulement un mois auparavant. *Shinguza Maru*.

Dans le halo des écrans, son profil se devinait à peine. Dès son arrivée en Afrique du Sud, il s'était laissé pousser une barbe sauvage. Plus tard, il descendrait se raser devant le petit miroir de sa cabine. Il avait appris à aimer ce visage de loup de mer, mais il devrait également sacrifier sa tignasse pour correspondre à la photo de son nouveau passeport.

Lorsqu'il avait remplacé son second pour le quart de nuit, le Philippin ne s'était pas étonné de le voir revêtu de la tenue de tempête. En se croisant, ils s'étaient seulement fendus d'un hochement de tête. Chacun savait à quoi s'en tenir. Lui aussi serait plus riche dans quelques jours.

Après cette nuit, j'arrête, pensa Barke en observant sous les éclairs le pont avant rouillé du vieux cargo.

Mais il savait qu'il se mentait.

Comme le plan l'exigeait, le *Morning Star* avait été déclaré bon pour la casse et Gerhardus chargé de le convoier vers un chantier de démantèlement en Espagne. Ce serait le dernier voyage pour ce vraquier de cent cinquante-trois mètres et six mille cinq cents tonnes.

Ça, c'était le plan officiel.

En fait de tournée d'adieu, celle-ci serait plus rapide que prévu. D'un ultime regard, le quinquagénaire s'assura de la position et orienta l'étrave vers l'ouest. À présent, le vaisseau courait sur son erre. Il lui faudrait une vingtaine de minutes pour stopper complètement.

Contrevenant aux usages de la mer, il quitta son poste et descendit vers le niveau des cabines. En passant devant celle du second, il toqua rapidement sans ouvrir. Les autres membres de l'équipage réduit dormaient, à l'exception des hommes de quart aux machines.

Dix minutes suffirent pour parfaire son rasage. Il jeta un dernier coup d'œil pour s'assurer qu'il n'oubliait rien et referma

sa porte. Son sac à l'épaule, il remonta sur le pont et progressa jusqu'au bossoir de la chaloupe de sauvetage.

Tout était en place. Il s'en était occupé avant le départ. Vivres et eau douce pour six hommes, gilets, couvertures et instruments de navigation, plus une radio, bien sûr.

En se cramponnant pour combattre le roulis, il contrôla la balise Argos satellite de l'embarcation. Si tout se déroulait comme prévu, un hélicoptère des gardes-côtes les trouverait avant le lendemain en milieu de journée.

L'affaire d'une petite balade.

— *Kom op, dis tyd!* ! cria-t-il dans le vent salé.

Aussi vite que possible, il remonta sur la passerelle en dérapant sur la tôle détrempée. Parvenu à son poste, il connecta la radio et lança le message jadis rendu célèbre par l'opérateur TSF du *Titanic*: s.o.s, s.o.s, s.o.s!

Il fit suivre les coordonnées GPS en les modifiant pour situer le *Morning Star* une trentaine de miles plus à l'ouest. Cette astuce permettrait d'égarer une éventuelle mission de renflouage. Pour finir, il indiqua, en anglais, d'une voix s'avamment paniquée :

— *Fire on board, fire on board, we are sinking!*

Après quoi, il écrasa le bouton d'alarme générale de naufrage.

Partout à bord, la sirène se déclencha, jetant les hommes à bas de leurs couchettes. Bien rodés à la manœuvre, tous se retrouvèrent au canot moins de cinq minutes plus tard. Les sacs étaient prêts et l'embarquement se déroula dans le calme, sous des trombes d'eau.

Télécommande en main, le second les fit descendre le long de la coque du cargo. À deux reprises, ils heurtèrent le flanc du navire, mais très vite, les filins libérés, ils purent s'éloigner de la grande silhouette noire qui les dominait de sa masse.

1. Allons, il est temps!

2. Feu à bord, feu à bord, nous coulons!

Deux cent cinquante mètres plus loin, le capitaine ordonna de mettre en panne et sortit un boîtier de son sac. Déjà, les hommes se bouchaient les oreilles.

Il composa un code sur le clavier et ôta le capuchon de sécurité. Il leva les yeux sur la forme qui s'éloignait lentement et bascula le commutateur. Un grondement leur parvint, puis le navire se souleva, telle une baleine, alors qu'un flash monstrueux les forçait à se protéger les yeux.

Partagé en son milieu, la poupe et la proue dressées vers le ciel, le *Morning Star*, ex *Shinguza Maru*, disparut dans les flots de l'Atlantique sud, emportant sa cargaison maudite.

Au moment de faire relancer le moteur de la chaloupe, Barke Gerhardus se rendit compte qu'il n'éprouvait vraiment rien.

Prologue

*Cimetière communal de Villeneuve-le-Comte, Seine et Marne,
France,*

Cinq ans plus tôt.

Au commencement était la mort.

Pour qui aimait vraiment, elle n'attendait pas le nombre des années.

Le visage offert à l'averse, Richard ne se retourna pas lorsqu'il entendit les grilles grincer. On lui tapait sur l'épaule, on prononçait des mots dont le sens lui échappait dans la seconde. Un seul contact importait, la main de sa fille dans la sienne. D'une pression des doigts, Angeline le ramena sur terre.

— Ils sont là.

Une longue inspiration douloureuse lui emplit les poumons d'un air saturé d'eau. Il la contempla. Comme toujours, elle ne s'était pas maquillée et portait cet ensemble jeans et sweater à l'emblème de New World. Un instant, son regard accrocha la tête de mort frappée du symbole nucléaire et remonta vers le visage de sa fille. L'enfance y laissait encore des traces, jusque dans ses pupilles claires. Mais aujourd'hui, dans les gifles glacées de novembre, seul le bord ébréché de son cœur transparaissait.

Avec lenteur, il consentit à tourner la tête en direction de l'entrée. De la centaine de jeunes agglutinés à l'extérieur, il ne perçut qu'une masse compacte et anonyme. Dans l'allée aux

gravillons détrempés, la famille restreinte se serrait sous les parapluies en reculant pour faire place aux quatre porteurs.

Avant de se laisser happer par la boîte de chêne sombre, il s'arrêta sur une jeune femme dont la blondeur ressortait sur le noir ambiant. Un parapluie fermé pendait au bout de son bras. Quand le cercueil passa devant elle, son regard croisa le sien et Richard reçut le choc de sa détresse.

Au moment de baisser à son tour les yeux, un prénom lui revint qu'il oublia quand sa main libre se posa d'elle-même sur le bois froid qui contenait son fils. Aucun curé ne patientait, l'homélie resterait au fond des âmes, à sa vraie place. Sous le mouchoir.

Plus tard viendraient la rage, la colère et les poings brandis.
Famille Grangier.

Un soir, alors que la dernière bière du Nouvel An circulait entre eux, la discussion s'était engagée sur le sujet. Rémi, à la surprise générale, déclarait avec aplomb :

— Pas d'incinération pour moi. Je ne vais pas ajouter à l'effet de serre. Je veux reposer près de Grand' Pa' et Mamie...

La soirée s'éteignit sur un ultime toast à la joie d'être ensemble, à la vie, à l'espoir, comme chaque début d'année.

Onze mois plus tard, Valérie encastrait sa vieille Fiat Panda sous l'arrière d'un camion qui stationnait sans feux en sortie de virage. Richard traînait toujours la cicatrice de cette perte. Alors que son fils entrait dans le caveau, il revoyait les deux gendarmes devant la porte de leur ferme rénovée. Il connaissait bien le plus jeune, qui peu de temps auparavant allait en classe avec Angeline.

Il entendait encore sa voix cassée : « C'est votre épouse, monsieur Grangier... »

La suite se perdit quand le responsable des pompes funèbres se présenta devant eux pour les inviter à se recueillir.

Aujourd'hui, cinq années après Valérie, Rémi rejoignait sa mère, victime d'un tir de grenade DBD lors d'une manifestation anti-enfouissement à Bure. Richard n'avait plus de larmes, plus de colère.

La journée s'engluait dans une douleur sans fond.

1

Jeudi 15 avril 2010, Camp MINURCAT, Abéché, République du Tchad.

Le soldat qui venait de lui tendre un Coca frais s'éloignait dans le vent de poussière. Angeline ne le connaissait pas. Il faisait sans doute partie du dernier contingent en date. Les Allemands et les Italiens s'envolaient par avions entiers vers le pays. Bientôt, ne subsisteraient que deux sections de l'armée nigériane.

La jeune doctoresse redoutait le moment où elle serait contrainte de partir à son tour. En Europe, loin au nord, Bruxelles ou Strasbourg décidait ainsi du sort de milliers de réfugiés poussés à l'exil par les fondamentalistes du Darfour. La veille, un charnier découvert dans le désert, à tout juste une dizaine de kilomètres de l'enclave des Casques bleus, rappelait que les problèmes ne se règlent pas en taillant à la plume d'or dans les budgets.

Ici, les coupes s'opéraient à la machette.

Si elle tentait parfois de l'oublier, les cris et les râles des blessés se chargeaient de la ramener dans le réel. Un mort toutes les vingt minutes. Des femmes, beaucoup avec leurs enfants, des vieux et des adolescentes dont les yeux parlaient pour elles. La terreur, la fatigue et la diarrhée disputaient aux balles le privilège d'alourdir les statistiques.

Depuis son arrivée, elle ne pensait presque plus à Rémi. Pourtant, au début, la mémoire de son frère constituait une épaule

secourable pour son moral. La chaleur et l'odeur insupportable qui régnaient sous les tentes se liguaient pour transformer son engagement humanitaire en un cauchemar éveillé.

— Angie, c'est à toi.

Du haut de son mètre quatre-vingt-huit, Daniel Destivane, chirurgien en chef du camp, dirigeait son monde d'une main ferme. Le personnel comprenait une vingtaine d'infirmières, trois docteurs et trois hommes à tout faire.

En tant que novice, Angeline se devait d'assurer toutes les permanences intermédiaires. Ce qui représentait quasiment dix-huit heures par journée. D'un œil las, elle parcourut le désert, au-delà du carré d'ombre de la tente-cantine. Une patrouille rentrait, soulevant un nuage de latérite ocre. La jeune femme soupira tandis qu'ils observèrent en silence les ingénieurs blancs descendre du véhicule blindé, encadré par des soldats nigériens.

— Encore ces foutus salauds du BTRM, dit-elle en froissant sa canette vide. Si seulement...

— Oui, c'est vrai, coupa Destivane avec douceur. Ces militaires seraient mieux employés sur la frontière.

Tous deux savaient à quoi s'en tenir sur la présence imposée des techniciens de prospection. Le Bureau tchadien des Ressources minières, soutenu à bout de bras par l'Agence européenne pour le développement, puisait dans leurs ressources militaires. Pendant que ces messieurs parcouraient la brousse, les milices poursuivaient les réfugiés fuyant l'oppression des religieux du Darfour.

Ici, la frontière se diluait sous les coups de boutoir d'Allah. Chaque jour apportait son contingent de mauvaises nouvelles. Les patrouilles rentraient éreintées de cette chasse aux fantômes. À ce jeu, les légionnaires agissaient en maîtres absolus. Les incursions des escadrons de la mort diminuaient considérablement pendant leur tour d'opération. Le tableau de chasse des hommes du 2^e REP constituait à lui seul un avertissement cinglant pour les fous de Dieu.

Par contraste, les Nigériens ne mettaient pas beaucoup de cœur à l'ouvrage. À leur décharge, la situation politique

fluctuante de leur pays pourrissait de l'intérieur une chaîne de commandement déjà passablement relâchée.

Les accrochages entre les humanitaires et les gradés rythmaient le quotidien. Pour accompagner les ingénieurs du BTRM, on trouvait foule de bidasses. La zone d'analyse géologique se situant assez loin de la frontière on n'y redoutait que les mouches et quelques scorpions.

Et les insectes n'utilisent pas d'AK 47.

Ces blancs messieurs se posaient en hélicoptère, au mépris du camp de toile, et paraient comme des ministres en campagne.

En sortant de la tente, Angeline prit la touffeur en pleine face. La saison sèche menaçait de faire exploser la cocotte-minute. Dans la puanteur insoutenable des ordures en décomposition, elle se hâta vers le barnum d'accueil. Plus loin, la brume de chaleur floutait les limites de l'enclos des migrants, derrière ses rideaux de barbelés.

Pas d'ombre, de rares citernes d'une eau bouillie par le soleil et des sanitaires à ciel ouvert. L'ONU fournissait les toiles bleues que l'on tendait sur des piquets d'aluminium. Les femmes enceintes ou accompagnées d'enfants en bas âge s'agglutinaient dessous. Les hommes, jeunes ou vieux s'étendaient à l'ombre parcimonieuse des buissons.

Vingt-deux mille âmes pour qui l'incertitude de l'attente succédait à l'horreur de la fuite. Bien peu se verraient octroyer un statut précaire de réfugié politique. Les autres iraient grossir les rangs des reconduits à la frontière. Malgré les risques, ceux qui y parviendraient feraient le voyage retour à la première occasion, un tiers d'entre eux n'y survivraient pas.

Au centre d'un carré de pierres blanchies à la chaux, un drapeau bleu ciel pendait dans la fournaise. La longue tente frappée de la croix rouge se couvrait de poussière, cherchant l'oubli sous ce camouflage illusoire.

Angeline se baissa et pénétra dans la gueule de l'enfer.

Cent soixante lits de camp, alignés en trois rangées entre lesquelles les soignants s'activaient du mieux qu'ils pouvaient,

leurs blouses poissées de sueur. Les mouches, la vermine et la chaleur se liguèrent pour amplifier les fièvres. La déshydratation tuait tout autant que la dysenterie, les blessures ou l'inanition.

Après six semaines, le moral des volontaires affichait un sérieux déficit. On comprenait, à présent, les yeux vides de ceux qu'ils avaient remplacés, un mois plus tôt, dans ce purgatoire africain.

L'équipement médical se résumait à une tente d'opération vaguement stérile, son groupe électrogène et deux malles de matériel et de consommables. Charge à chacun de réutiliser ses ustensiles bien au-delà de la durée préconisée. Ici, les sacro-saintes normes européennes n'existaient plus que dans un manuel de procédures tombé aux oubliettes.

Aujourd'hui, le docteur Angeline Grangier prenait son service aux admissions. La file d'attente s'étirait jusqu'à la porte de l'enclos, deux cents mètres plus loin. Une ligne discontinue de silhouettes voûtées ou avachies à même le sable.

Repoussant une mèche derrière son oreille, elle prit place à la table de camping sur laquelle patientaient ses tampons. OK pour retour à l'enclos, OBSERVATION et INTENSIVE CARE³ pour les cas les plus désespérés.

Mais qu'est-ce qui ne méritait pas, ici, le qualificatif de *désespéré*?

Approchez, dit-elle, masquant sa lassitude du mieux qu'elle put.

Le premier de la file s'avança dans l'ombre chaude. Son front s'ornait d'une plaie infectée qui laissait apparaître l'os sous les humeurs jaunâtres. Lorsqu'il tendit le papier remis par les militaires, elle vit que sa main, sommairement bandée, était amputée de trois doigts.

Pour la première fois depuis son engagement, elle doutait de jamais venir à bout de la misère du monde.

3. Intensive care: soins intensifs.

2

Un an plus tard.

Dimanche 22 mai 2011, camp ONU, Dokura, Soudan du Sud.

— Debout! il faut rassembler les malades et les blessés, vite!

Angeline jaillit de la paillasse où elle somnolait dans la fraîcheur de l'aube. Depuis la veille, l'armée du Nord lance son offensive. En sortant de la hutte de terre, elle réalise que les blindés sont partis, ne subsiste qu'un transport de troupes et les deux autocars de Médecins du Monde. En cavalant à la suite de Vincent Marault, l'assistant de Destivane, elle enfle sa veste de treillis. Ce matin, plus particulièrement, elle ressent le besoin de ce vêtement fétiche qui la suit depuis le Tchad. Dans le camp, des cris et des appels s'élèvent. On s'interpelle, on court.

— Tu prends l'unité des femmes! lui crie le chirurgien, surgissant, cheveux en vrac et blouse ouverte, de la tente d'intervention. On embarque tout le monde dans les cars. Allez, *fissa!*

Elle ne pose pas de question. Le bruit sourd de la canonnade constitue la seule explication nécessaire. Dans une heure, deux tout au plus, les unités d'élite de Khartoum déferleront sur la région. Tandis qu'elle se précipite, à présent rejointe par quatre infirmières locales, elle imagine les chars foncer vers eux dans la savane.

Il ne leur faut qu'un quart d'heure, aidées des malades valides, pour que les femmes s'entassent dans le vieux Mercedes

bleu ciel. La grande croix rouge peinte sur son toit faisant office de blindage.

Autour d'eux, les soldats éthiopiens de la force multinationale savent que le temps leur est compté. Angeline ne les sous-estime pas. Ce sont des professionnels pour qui le Soudan n'est qu'un pays d'animaux arriérés. Surtout le Nord, à majorité musulmane. Si leur gouvernement s'est proposé pour cette mission, c'est uniquement parce que le Sud demeure catholique. La confrontation qui s'annonce ne fera pas date dans ce que les Occidentaux désignent sous le vocable de « maintien de la paix ».

— N'oubliez pas les bandages et les jerricans d'eau! crie-t-elle en anglais à une jeune fille en train d'enfourner le matériel d'urgence dans les coffres à bagages surchargés.

La gamine comprend et rejette au-dehors des baluchons qui roulent dans la poussière.

Les déclarations belliqueuses et incessantes d'Amin Hassan Omar, ministre d'État de l'Administration centrale, accentuaient le climat d'urgence depuis plusieurs semaines. Jour après jour, les escarmouches s'étaient multipliées. L'armée populaire de libération du Sud – l'APLS – sous-équipée et mal entraînée, ne tiendrait plus longtemps. Déjà, les transmissions de l'ONU débordaient de messages d'alerte.

Moins d'une heure plus tard, les deux autocars s'ébranlent sur la route B38. L'axe nord-sud, guère plus qu'une piste en terre, trace une droite à travers la brousse rase. Angeline, cramponnée au volant, se focalise sur le nuage de poussière du pick-up bleu ouvrant la marche.

Dans le rétroviseur, elle distingue à peine la calandre du second bus, collé à son pare-chocs arrière. Aucune parole ne s'élève, aucune plainte. Les femmes sont tassées les unes contre les autres avec leurs enfants sur les genoux, à leurs pieds et jusque dans les filets à bagages.

Putain de poussière, songe-t-elle. On doit nous voir depuis Khartoum!

La boîte de vitesses proteste lorsqu'elle embraye violemment pour tenter d'aller un peu plus vite. Le lourd véhicule tangué et tressaute sur la mauvaise piste. Le convoi parcourt ainsi une trentaine de kilomètres, à tombeau ouvert, en direction du sud. La végétation se densifie graduellement. Depuis quelques minutes, le soleil s'est levé, frappant de biais les vitres sales.

La Française doit plisser les yeux pour distinguer les limites de la route. Loin devant, les Éthiopiens se sont arrêtés et Angeline s'apprête à ralentir lorsqu'elle voit le soldat debout à l'arrière lui faisant signe de continuer.

En passant, elle aperçoit le type approvisionner l'imposante mitrailleuse et la braquer vers le ciel et serre les dents. Elle sait qu'à l'arrière-garde, le blindé bleu est lourdement armé. Dans le haut-parleur, les militaires aboient des consignes.

Devant, la route est à présent dégagée. Le compteur affiche soixante-dix kilomètres à l'heure. Tout craque et saute, le vieil engin va se disloquer si elle ne ralentit pas. Pourtant, le pied collé au plancher, elle fait le vide dans son esprit. Ses mains douloureuses cramponnées au grand volant sont celles d'un robot, d'une machine, pour maintenir le vieux véhicule sur sa trajectoire folle.

Son cœur bat si fort qu'elle croit l'entendre par-dessus le tumulte de la fuite. Dans son dos, les soixante-treize femmes et leur progéniture prient. Leur chant monte vers un ciel qui les ignore. Une sorte de gospel en anglais mâtiné de mots en banda-ndélé, le dialecte du sud. Elles sont en majorité chrétiennes, mais quelques-unes, voilées, se joignent à la ferveur ambiante.

Elle croit à une illusion quand l'ombre passe au-dessus d'eux, immédiatement son cœur se glace.

— *Lie down*⁴! hurle-t-elle tandis qu'en avant, au ras des arbres, l'hélicoptère pivote sur son axe.

4. Couchez-vous!

C'est une machine racée, taillée pour la course. Son œil s'y accroche à peine, mais cela suffit pour la convaincre du danger mortel que cet aéronef représente. Un instant, il tente de dérapier en perpendiculaire, mais le bus roule trop vite et, lorsqu'il tire une longue rafale, le Mercedes est presque déjà sous son ventre. En voyant la flamme du canon rotatif, par réflexe, Angeline rentre la tête dans les épaules. Derrière, plus personne ne chante, des hurlements couvrent le bruit du moteur malmené. L'air se charge de gaz d'échappement. Toujours soudée au volant, la doctoresse songe qu'elle ne peut espérer se soustraire au rapace de métal qui opère une large boucle, vainement poursuivi par les chapelets de traçantes du blindé en queue de convoi.

Soudain, il est de nouveau devant, plus loin cette fois. Angeline devine que la fin est proche. Dans une seconde, son corps sera déchiqueté. Elle sait que la puissante machine incarne ce qui se fait de plus efficace en matière de tueur volant, surtout aux mains de mercenaires.

Le Mi-35 Hind se stabilise à un kilomètre, le nez pile dans l'axe, face au convoi. L'espace d'une seconde, elle visualise en pensée le pilote, le doigt sur la détente.

Une chose étrange se produit alors. Sur la gauche, tandis qu'elle se dresse sur la pédale de frein pour tenter de quitter la route, un éclair bleu la double.

Le blindé éthiopien, bondissant sur le terrain défoncé, crache le feu de son bitube. Un essaim d'obus de trente millimètres se rue vers l'hélicoptère de combat qui tangué avant d'essayer de s'élever. Puis, un flash terrible l'illumine et il se transforme en boule de feu.

Angeline, les freins bloqués, voit avec horreur la barrière de flammes se rapprocher. Le Mercedes amorce une longue glissade chaotique avant de stopper à vingt mètres à peine du brasier, parmi les morceaux d'épave tordus.

Lorsqu'elle se retourne, une vision affreuse la terrasse. Le fond du véhicule est dévasté. Les corps d'une quinzaine, au moins, de femmes et d'enfants ne sont plus que chairs disloquées. Elle voit

des membres arrachés et des ventres ouverts. Dans les cris et les râles d'agonie, Angeline se précipite pour prodiguer les premiers secours. Elle hurle à une infirmière d'aller chercher la trousse médicale. Parmi les victimes, elle reconnaît le boubou coloré d'Ifida. Le torse de la fillette n'est plus qu'une affreuse bouillie.

Tout l'arrière du car a disparu et, par le trou béant, elle distingue une épaisse colonne de fumée noire monter au loin. Brutalement, elle réalise que le second bus n'est plus là.

3

Un an plus tard, base aérienne de Villacoublay, France.

Sous un soleil radieux, l'Airbus A340 d'Air France allait se poser. La foule de journalistes et d'officiels patientait depuis deux heures. L'annonce de l'arrivée imminente de l'avion avait été confirmée, par la voix du porte-parole de l'Élysée.

Retenues par une barrière, les familles s'impatientaient. Elles devraient attendre que le président fasse son show pour pouvoir enfin serrer leurs proches dans leurs bras. Des couples âgés, de jeunes maris et épouses, accompagnés d'enfants ou seuls, fumaient en scrutant le ciel presque blanc.

Une forêt d'objectifs et de micros-perches tendaient leurs cous avides vers le premier des Français qui allait s'exprimer. Pour l'instant, il relisait un discours que sa clique de communicants ne cessait de modifier.

Richard Grangier se tenait à l'écart. Il faisait partie de ceux qui ne pleureraient que de joie, aujourd'hui. Sa fille, Angeline, rentrait au pays après quinze mois de captivité au Soudan. Nul doute que sa libération, ainsi que celles de ses camarades, était le fruit d'âpres négociations. Si les médias taisaient encore le fait, il semblait certain que des valises de dollars repartiraient par le vol retour, sûrement en compagnie d'une centrale nucléaire ou de lance-missiles livrés clés en main.

En période électorale, la libération d'otages offre toujours un lustre bienvenu, quel qu'en soit le prix. Demain, ce président

Ray-Ban et Rolex se hisserait au sommet des sondages, de toute la hauteur de ses talonnettes sur mesure.

En toute discrétion, Richard observa le groupe des civils. Certains pleuraient déjà, d'autres étaient à court de larmes. Quatorze des vingt-six humanitaires du camp de Dokura revenaient en cercueils. Trois, rentrés six mois plus tôt, poursuivaient une rééducation lente et douloureuse dans un hôpital militaire pour grands blessés de guerre. Dans leur cas, pas de transaction. Les Soudanais s'étaient empressés de les renvoyer, histoire de ne pas porter le chapeau en cas de décès postopératoires.

Officiellement, les rebelles du Sud étaient tenus pour responsables de l'attaque du camp, en dépit de leurs démentis formels et des témoignages en ce sens de journalistes sur place dans la région d'Abiyé, où s'était déroulé le massacre.

Depuis lors, la zone était déclarée neutre. Une enclave tampon sur la frontière du nouvel État indépendant du Soudan du Sud.

D'un coup, il fut là.

Point brillant dans le ciel. Escorté de trois chasseurs Rafale, l'Airbus vira pour amorcer son approche et s'aligna pour la descente. Les caméras n'en perdaient pas une image tandis que les commentateurs y allaient de leur hiatus ému de circonstance.

Enfin, l'appareil stoppa et le sifflement de ses réacteurs mourut. Une passerelle se colla à son flanc et la porte s'ouvrit alors que les chasseurs d'escorte saluaient de leurs ailes, en un passage bas et tonitruant, avant de disparaître.

— Salauds de nordistes, proféra un homme à côté de lui, alors que des militaires en grande tenue faisaient descendre le premier cercueil de la soule.

Il ne répondit pas, se contentant de hocher la tête. Quinze mois d'angoisse pesaient sur les épaules de chacun et les mots de réconfort de Sarkozy n'y pouvaient rien.

La suite se déroula dans une lenteur plombée, interminable. Pas un souffle de vent ne vint les soulager. L'État, soucieux de ne pas se montrer pingre, réquisitionnait, pour l'occasion, un grand

hôtel, non loin. Mais le père et la fille, d'un commun accord, optèrent pour un retour à la maison familiale, en Seine-et-Marne.

À présent, Angeline se tenait devant le portrait de Rémi, dans un cadre simple posé sur la cheminée. Elle ne disait rien et Richard, dans le canapé, se retenait pour ne pas se lever et la prendre dans ses bras.

Ne pas l'étouffer, surtout.

Il concevait très bien qu'après ces mois de captivité et d'incertitude, la jeune femme désire goûter au plaisir de jouir de sa liberté de mouvement. Pourtant, tout lui hurlait de se jeter sur elle, de la couvrir de baisers. Il sentait son cœur littéralement au bord de l'explosion et craignait qu'elle remarque le tremblement de ses mains.

Elle sourit à la vue du tas de lettres et de cartes postales sur la table basse. Famille, amis, anciens camarades de classe, ex-flirts...

« Bienvenue chez toi », « Bon retour », « Repose-toi bien », « Venez dîner à la maison », etc.

Silencieux dans la joie, ils ne prononçaient que peu de mots. Elle racontait, par bribes, cette épreuve épouvantable. La soif, le désespoir, la faim et la peur de chaque instant.

Au fil du récit, Richard la sentait se raffermir.

En la voyant dégager d'un mouvement de tête ses mèches indisciplinées, il sourit. Toujours, elle demeurerait cette gamine espiègle et curieuse de tout. Cette adolescente si fière de la première arrestation de son grand frère.

Des années, des siècles plus tôt, et pourtant hier.

Par la porte-fenêtre ouverte, une odeur de bois montait vers eux. Il la rejoignit sur la terrasse. Jamais Richard ne s'enfermait, préférant un paysage dégagé à des murs ou des clôtures. À l'extrémité du pré, la forêt les attendait.

Elle saisit la bière qu'il lui tendait, puis le fixa et dit, comme désolée :

— Je vais repartir, Papa.

Il lui prit le coude pour l'entraîner vers les bois :

— Je sais, ma grande. Je sais.